

Le simple bon sens suffit pour comprendre qu'il n'y a aucun rapport entre cette admirable charité des premiers chrétiens, donnant *volontairement* tout ce qu'ils possédaient, et cet étrange état social, rêvé par quelques utopistes, où, de par la loi, les riches seraient *obligés* de mettre en commun les biens qu'ils ont reçus de leurs ancêtres ou gagnés par une vie d'activité, d'intelligence, peut-être de privations.

La propriété est sacrée; et malheur à la société où l'on pourrait, sans passer pour un voleur, chercher, par quelque moyen que ce soit, à s'approprier le bien d'autrui!

Mais il faut bien dire à tous ceux qui possèdent qu'à côté de leur droit de propriété il y a la charité; et que, sans celle-ci, jamais il n'y aura de société heureuse ni stable. Les chrétiens de la primitive Eglise nous donnent un exemple trop beau pour que nous puissions le reproduire complètement. Du moins devons-nous le suivre de loin. Aimons nos frères, et, dans la mesure de nos facultés, venons-leur en aide. Ne vendons pas tous nos biens pour les donner aux pauvres; mais prélevons sur nos revenus la dime sacrée de l'aumône. Si nous sommes très-riches, donnons beaucoup. Donnons moins, si nous avons seulement une petite aisance. Fussions-nous pauvres, il est rare que nous ne puissions encore trouver à soulager ou à consoler de plus pauvres que nous. N'oublions pas le denier de la veuve, ni ce verre d'eau froide donné au nom du Seigneur Jésus, et auquel est promise la récompense éternelle.

Cette foi et cette charité éclataient dans les apôtres et dans le peuple.

Celui-ci ne craignit pas de demander des prodiges à ceux qui avaient été les compagnons du Sauveur, et auxquels le Sauveur avait coutume de dire: "Si vous aviez de la foi, gros seulement comme un grain de sénevé (de moutarde), vous diriez à cette montagne: Transporte-toi d'ici là, et elle le ferait, et rien ne vous serait impossible."

On voyait même se vérifier cette autre parole du Sauveur:

"Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais; il en fera même de plus grandes."

On amenait même en foule les malades sur les places publiques; on les plaçait là sur des lits et des civières, de telle sorte que, lorsque Pierre viendrait à